

R/TP 40P

# DU SIONISME

LIBÉRALISME  
OU RÉGIME DE LA TRIBU?

PAR

MORRIS R. COHEN

(Texte Français et Anglais)



ÉDITIONS  
DES AMIS DE LA TERRE SAINTE  
248, Boulevard Raspail, 248  
PARIS

Bibliothèque Maison de l'Orient



072844



# DU SIONISME

Libéralisme ou Régime de la Tribu ?



AUX ÉDITIONS DE LA TERRE SAINTE

248, BOULEVARD RASPAIL

---

**Le Sionisme et la Paix mondiale**

par M. Herbert Adams Gibbons

**La Grande Peine de la Palestine**

par M. Jules Bernex

**L'État Juif en Palestine**

par le Cheik Youssef El-Khazen

**Dangers d'un État juif en Palestine**

par Un Ami de la Terre Sainte

**Sur le Sionisme (tract)**

par M. Joseph Reinach

**Du Sionisme : Libéralisme ou Régime de la Tribu ?**

par M. Morris R. Cohen

# DU SIONISME

LIBÉRALISME  
OU RÉGIME DE LA TRIBU?

PAR

MORRIS R. COHEN

(Texte Français et Anglais)



ÉDITIONS  
DES AMIS DE LA TERRE SAINTE  
248, Boulevard Raspail, 248  
PARIS



# DU SIONISME

## Libéralisme ou Régime de la Tribu?

---

Les hommes ont, sur les questions de race et de religion, plus encore qu'en matière politique, des convictions d'autant plus ardentes qu'elles ne reposent sur aucune notion scientifique. Si l'on aborde le Sionisme, la difficulté de penser clair et juste s'accroît encore de la quasi-impossibilité où l'on est de dire ce que l'on pense. Un passé de luttes longues et douloureuses a laissé le corps d'Israël tout meurtri, et le Gentil sent combien il est nécessaire de toucher d'un doigt délicat la plaie toujours sensible; tandis que le Juif, si émancipé soit-il, garde quelque chose de l'attitude héréditaire qui place l'attachement au groupe avant l'amour de la vérité, et qui considère que c'est pécher que dire la simple vérité en présence de l'antique ennemi. Les Juifs qui se respectent, d'autre part, hésitent devant des affirmations qui risqueraient de les confondre avec ceux qui, pour leurs appétits, désertent le bercail. C'est ainsi que la discussion du Sionisme a été abandonnée à quelques-uns, plus jaloux du succès de leur cause sacrée que soucieux de la justesse de leurs arguments.

Aux époques où la vie est normale, on est protégé contre les clameurs du fanatisme, d'abord par son inertie propre, ensuite par les dénégations passionnées que tôt ou tard il suscite; en sorte que les amoureux de la vérité n'ont en général qu'à attendre l'heure propice où la petite voix de la raison puisse se faire entendre. Mais en ces temps, sortis de leur assiette, où des groupes bruyants et résolus sont pris pour des multitudes, et font un tort irréparable, on ne saurait attendre de la lenteur du temps les réfutations destructrices.

A l'heure où des millions de Juifs ont faim, et sont dans l'impossibilité matérielle de reprendre le cours de

leur vie, ce serait n'avoir pas de cœur que s'élever contre l'établissement, sous un protectorat légal, — en Palestine ou ailleurs — d'un foyer pour les Juifs sans foyer. Mais le Sionisme ne se contente pas d'être un mouvement philanthropique pour venir en aide aux Juifs sans foyer. Il prétend résoudre le problème juif ; et son insistance sur la Palestine repose sur des théories nationalistes qui sont un défi jeté à ceux qui ont gardé leur foi au libéralisme.

Les mobiles les plus divers s'enchevêtrent à la racine du Sionisme, comme de tous les mouvements de l'activité humaine : ce sont l'idéalisme et le sentiment religieux, comme aussi les ambitions frustrées. D'où des arguments variés et souvent opposés s'invoquent pour le défendre. Les uns disent : Retournons en Palestine ou la foi périra ; au lieu que d'autres disent, à la suite d'Ahad Ha'am, : Retournons en Palestine, car là seulement notre agnostisme n'aura pas à s'excuser auprès des non-Juifs. Il en est pour affirmer que les Juifs sont des Orientaux, spécialement bien doués, et qu'en Palestine seulement peut se développer leur génie ; au lieu que d'autres leur refusent avec énergie cette prérogative, justement parce qu'ils sont un peuple comme les autres peuples, réclament pour eux une patrie, etc., etc. Derrière, toutefois, ces vues et ces arguments contradictoires, et unissant tous les Sionistes dans une antipathie commune, est une opposition féroce à la politique d'assimilation qui ferait dépendre le salut des Juifs et non-Juifs tout ensemble, d'une marche commune vers plus de lumière.

La politique d'assimilation se trouve clairement exposée par Spinoza, qui montra comment les Juifs, semblables à d'autres groupements, sont rattachés par le lien de souffrances communes ; et comment, à mesure que les nations seraient plus éclairées et lèveraient l'interdit pesant sur les Juifs, ceux-ci adopteraient les coutumes de l'Occident, le problème se résolvant ainsi de lui-

même. L'interdit pesant sur les Juifs ne commença d'être levé que vers la fin du dix-huitième siècle, et c'est au dix-neuvième seulement que les Juifs commencèrent d'adopter en masse les coutumes de l'Occident, et de professer la foi en un libéralisme rationnel qui est le fondement de la civilisation occidentale. Mais comme cet interdit nulle part n'a été entièrement levé, — je n'en veux pour exemple que le préjugé anti-sémite qui persiste dans le milieu, éclairé pourtant, de nos cercles universitaires, — le Juif intellectuel incline vers un nationalisme romantique et mystique, né en Allemagne par réaction contre le libéralisme de la Révolution française, et contre le culte ancien de la raison universelle qui sapa l'esprit du moyen âge. Dans un monde où il nous arrive à tous d'être humiliés et méconnus, quoi d'étonnant si les Juifs, spécialement maltraités, cherchent une consolation dans la pensée que leur origine en est cause plutôt qu'une inefficacité personnelle ? Ce sentiment toujours présent de la race à laquelle ils appartiennent, renforcé par un redoublement de persécutions au cours des années de violence que nous venons de traverser, a fait adopter par les Juifs fraîchement émancipés cette théorie populaire des races, que représentent, du côté anglo-saxon, les Fondations du dix-neuvième siècle de Chamberlain, et, du côté russe, des slavophiles tels que Katkoff. Les Sionistes reprennent intégralement l'idéologie de ces anti-sémites, se séparant d'eux en leurs conclusions. Ce n'est plus l'Anglo-Saxon, mais le Juif qui est la race pure et supérieure. Toutes les vertus, amour de la famille, idéalisme, que sais-je encore ? sont l'apanage de son génie. En Palestine seulement ce génie pourra prendre racine, et dans la seule langue hébraïque trouver son expression.

Les preuves ethnologiques, historiques et philologiques, sur lesquelles tout cela est bâti, sont d'une exactitude scientifique qu'il suffirait de traiter par le mépris, si nous n'avions affaire à des croyances profondes et

très largement répandues, à une cause pour laquelle chacun a de la sympathie. Cause mauvaise toutefois, croyances erronées, qui sont à l'opposé d'une civilisation libérale et humanitaire. L'histoire, et l'histoire juive en particulier, montre bien que chez tous les peuples civilisés, la pureté de race est une chimère. Les castes sacerdotales y prétendent, et d'autres qui exploitent également le peuple, pour finir dans l'étroitesse et même la dégénérescence. Il n'est pas de grande civilisation qui n'ait été l'œuvre d'un peuple mélangé, empruntant largement à ses voisins, qu'il s'agisse de religion, de langue, de lois ou de coutumes. Tel était le peuple Juif alors qu'il produisit la plus grande portion de la littérature biblique; et les noms d'hommes tels que Philo, Spinoza, Heine, Karl Marx, le docteur Ehrlich, Antikolski, Bergson et Flexner, ne laissent aucun doute sur la valeur de son apport à l'œuvre de civilisation, maintenant qu'il a quitté la Palestine et s'est mêlé aux autres peuples. Pour avoir abandonné leur langue première, et adopté celle des conquérants latins, les Français furent-ils arrêtés en leur développement ? Seul un pédant allemand tel que Gierke pouvait conseiller à l'Europe de renoncer aux lois de droit romain, sous prétexte qu'elles étaient imposées du dehors, et n'étaient nullement le fruit d'une évolution nationale.

Pour sincèrement et profondément convaincus que soient la plupart des meneurs sionistes en Amérique, de la parfaite compatibilité du Sionisme et de l'Américanisme, leur erreur n'en est pas moins profonde. Le Sionisme nationaliste ne demande pas pour le Juif la pleine liberté individuelle, mais bien l'autonomie du groupe. Ce que cela peut signifier en pratique, il est facile de s'en rendre compte par un récent article de notre Chronique juive, qui refuse au professeur Adler, ou à tout autre Juif de naissance, le droit d'obéir à sa conscience, et d'abjurer le judaïsme. A vrai dire, comment une Palestine juive pourrait-elle tolérer la liberté de cons-

cience, les mariages mixtes, l'immigration de non-Juifs, sans perdre rapidement sa raison même d'exister ? Par définition, la Palestine juive est un Etat édifié sur une certaine race, sur le patriarcat, et sur la croyance mystique en la vertu d'une certaine terre ; au lieu que l'Amérique libérale signifie séparation de l'Eglise et de l'Etat, fusion des races, possibilité pour chacun de changer de langue et de séjour sans cesser pour cela de travailler à l'œuvre de civilisation commune. Il ne faut pas croire que, pour cette collaboration, les Juifs de Palestine seront mieux placés que ceux d'Amérique : l'expérience de l'humanité nous le prouve. Il n'est pas de ressources que puisse leur offrir la Palestine, qui ne leur soient ici offertes. Même à l'Université de Jérusalem, il n'y aura pas de cours qu'un étudiant ne puisse suivre dans nos universités américaines avec autant, sinon avec plus de profit. En fait, c'est l'idéal américain de liberté que les Sionistes redoutent le plus. Ils ne croient pas au fond que le judaïsme puisse rester à flot sous un régime d'absolue tolérance, d'entière liberté ; d'où l'argument destiné aux naïfs parmi eux, que « l'Américanisme est notre plus grand danger ».

Les Sionistes parlent toujours d'eux-mêmes comme d'idéalistes et considèrent comme matérialistes la grande majorité des Juifs que leur appel ne touche pas. Le mot idéalisme couvre bien des péchés, celui, entr'autres, de ne pas regarder en face les problèmes ardues et de se réfugier en des rêves de convention. (En passant, notons que, semblables aux idéalistes teutons de kultur supérieure, les Sionistes idéalistes sont tout prêts à ignorer les droits de la population non-juive, qui fait la majorité en Palestine.) Le vrai problème juif est, dans tous les pays, un problème d'adaptation : donner à ceux d'un certain groupement historique, les moyens de vivre en paix avec les autres citoyens, en un commerce profitable à tous. Le nombre des Juifs qui pourraient, un jour ou l'autre, s'installer en Palestine, est de beaucoup

inférieur à celui des naissances, dans des pays comme les Etats-Unis, la Russie, la Pologne ou l'Autriche : il s'ensuit que chaque pays doit résoudre pour soi-même le problème juif. Comment l'établissement en Palestine d'une petite communauté juive autonome, aiderait-elle la masse des Juifs américains à jouer, dignement leur rôle dans la vaste république ? Quant à s'imaginer que les Juifs de Palestine seront nécessairement d'un niveau spirituel plus élevé que ceux d'Amérique, et les inspireront, est aussi absurde que si l'on affirmait qu'une Libéria indépendante améliorerait la situation du Nègre américain. A vrai dire, il n'est guère d'arguments en faveur de la Palestine, qui n'aient leur pendant en faveur de la Libéria.

L'un des grands meneurs du Sionisme américain, et pour qui j'ai la plus grande vénération, a dit : « l'éducation est une politique en faillite. Des pays éclairés tels que la France, l'Allemagne et l'Angleterre n'ont pas résolu le problème juif. A nous de l'essayer en Palestine. » Erreur aussi profonde qu'elle est naturelle. L'éducation n'est en aucun pays une œuvre achevée ; il n'en est pas moins vrai que le sort des Juifs s'est amélioré en proportion directe de l'accroissement des lumières. L'éducation est œuvre lente et laborieuse, aussi laborieuse que la tâche en vue du pain quotidien ; c'est pourquoi notre fragile humanité prête toujours l'oreille aux recettes magiques et miraculeuses qui assurent la richesse et le bonheur à tout jamais dans un paradis sur la terre. L'une de ces ingénieuses trouvailles est la tentative de ressusciter un passé glorieux. A supposer que l'histoire de la Palestine fût glorieuse — et si on lit Josèphe ou le Livre des Rois, on sait que ce n'est pas le cas — la gloire de la Palestine n'est rien auprès de ce que peut être celle de l'Amérique. Si l'histoire renferme une leçon, c'est bien que les hommes n'ont jamais rien fait de grand, à vouloir raviver le passé. Ce n'est pas l'imitation du passé qui fait faire

de grandes choses, mais le sens des problèmes présents ; et pour ceux qui comprennent celui de l'adaptation du Juif à la vie américaine, le Sionisme n'est pas une réponse, c'est une façon de le tourner.

La vie pourtant ne manque jamais d'ironie ; et il n'est malheur qui ne soit bon à quelque chose. Bien qu'il renforce l'esprit de caste, le Sionisme a éclairci le problème juif en le mettant dans un cadre mieux adapté. Le vieil idéal d'assimilation avait dégénéré en un idéal d'imitation aveugle des Gentils. Les Juifs pourtant ne pouvaient rien apporter à la civilisation américaine en se contentant seulement d'imiter et de recevoir. Le Sionisme leur a rendu ce service suprême de leur enseigner le respect d'eux-mêmes, et leur a fait comprendre qu'ils avaient à donner quelque chose de leur expérience passée, autant qu'à recevoir. Vaste carrière que celle ouverte devant eux par l'idéal américain de liberté civique et politique.

Le libéralisme est la politique traditionnelle de l'Amérique, l'héritage que nous a transmis le dix-huitième siècle, d'où sont sorties déjà deux révolutions. Mais justement parce qu'il est de tradition, il tend à tomber en désuétude, à ne plus recevoir qu'une vaine adoration des lèvres. La poussée des événements récents demande un réveil de la foi en l'éducation et la liberté personnelles. L'idéal d'éducation libérale est difficile à atteindre. Les progrès laborieux sont toujours incertains. La chute de l'Empire romain fit subir à la civilisation un recul formidable ; et il se pourrait qu'un résultat de cette guerre et de la doctrine des petites nations, fût la Balkanisation de l'Europe, et du globe, au moins en partie ; c'est-à-dire ; comme au moyen âge, l'organisation sur la base de la tribu. Qu'il triomphe ou non, cependant, le régime de la tribu est mauvais : aux hommes qui pensent de le dénoncer !

MORRIS R. COHEN.

## Zionism : Tribalism or Liberalism?

---

Concerning questions of race and religion, even more than those of politics, scientific knowledge is pitifully small and men's convictions are accordingly most intense. But the discussion of Zionism is beset with the additional difficulty that clear and honest thinking is subtly hindered by the fact that really plain speaking is almost unattainable. An exceptionally long history of struggle and suffering has left many sore and sensitive spots in the body of Israel, and the thoughtful Gentile feels the necessity of excessive caution lest he touch any of these tender spots; while the Jew, no matter how emancipated, cannot completely overcome the effects of a traditional attitude which puts group loyalty above devotion to the simple truth, and regards it as the most deadly sin to tell the truth in the hearing of the hereditary enemy. Self-respecting Jews also cannot help leaning backward in expressions which may endanger their being identified with those who for their belly's sake creep out of the Jewish fold. The discussion of Zionism has thus been largely left to those who are more zealous about the triumph of their righteous cause than scrupulous about the justice of their arguments. In normal times mankind is protected from the clamor of zealous enthusiasts by its profound inertia and by the equally emphatic denials which every zealous group sooner or later provokes; so that those who care for impartial truth can generally wait with some confidence for a favorable time when the still small voice of reason can make itself heard. But in these abnormal days, when small but determinedly loud groups are mistaken for vast multitudes and are causing irreparable harm, one cannot wait for slow time to bring its withering refutations.

At a time when millions of Jews are starving and deprived of all opportunity for resuming human life, one

would be uncommonly hard-hearted to say anything against establishing a legally protected home—in Palestine or anywhere else—for homeless Jews. But Zionism is not merely a philanthropic movement to help the homeless. It claims to be a solution of the Jewish problem; and its emphasis on Palestine rests on a nationalist philosophy which is a direct challenge to all those who still believe in liberalism.

Like all practical human movements, Zionism has its roots in a vast variety of complicated human motives, varving from the idealistic and religious to those of frustrated personal and social ambition. It is therefore like other movements supported by diverse and often contrary arguments. Some say, Let us go back to Palestine else the Jewish religion will disappear; while some of the followers of Ahad Ha'am say, Let us go back to Palestine, for there alone can we be agnostic without having to apologize for it to non-Jews. There are those who argue that the Jews are a peculiarly gifted Oriental people and that only in Palestine can they develop their peculiar gifts, while others passionately deny any such peculiarity, but on the contrary assert that just because the Jews are like other people they should have a land of their own like other people, etc. Back, however, of all conflicting views and arguments and uniting all Zionists by a common antipathy is the opposition to the policy of assimilation which would make the salvation of Jews and non-Jews depend on the progress of the slow movement known as enlightenment.

The policy of assimilation was clearly expressed by Spinoza, who pointed out that Jews like other groups are held together by the bond of common suffering; and that as the nations became enlightened and removed their restrictions against the Jews, the latter would adopt the habits of western civilization and the problem would thus be eliminated. As the removal of the tradi-

tional restrictions against the Jews did not begin before the end of the eighteenth century, it was only in the nineteenth century that Jews in large numbers began to adopt the habits of western civilization and to profess the faith of rational liberalism which has been its intellectual foundation. But, as restriction against Jews have nowhere been completely removed, witness for example the social restriction against Jews amongst the supposedly enlightened citizens who form our university clubs, it has left the intellectual Jews peculiarly susceptible to the mystic and romantic nationalism which began in Germany as a reaction against the liberalism of the French Revolution, against the old faith in the power of cosmopolitan reason and enlightenment which overthrew medievalism. In a world where most of us frequently suffer the humiliation of being rejected, what can be more natural than that Jews, who undoubtedly suffer more than their share of it, should take comfort in the conviction that their rejection was due not to their personal failing but to the fact of their descent ? This constant tendency to emphasize the consciousness of race, tragically intensified by the increased persecutions which the violence of recent years has caused to flare up, has thus led newly emancipated Jews to adopt the very popular racial philosophy of history, represented on the Teutonic side by Chamberlain's *Foundations of the Nineteenth Century*, or, on the Russian side, by Slavophiles like Katkoff. Zionists fundamentally accept the racial ideology of these anti-Semites, but draw different conclusions. Instead of the Teuton, it is the Jew that is the pure and superior race. All sorts of virtues, love of family, idealism, etc., are the characteristic qualities of *its* spirit. Only in Palestine can this spirit find root and only in the Hebrew language its adequate expression.

The scientific adequacy of the ethnologic, historic and philologic evidence by which all this is supported

would be beneath contempt were we not dealing with widespread beliefs of a pathetic intensity and with a cause to which no human heart can deny some sympathy. Nevertheless, these beliefs are radically false and profoundly inimical to liberal or humanistic civilization. History, and Jewish history especially, shows that the claim to purity of race on the part of any civilized people is entirely mythical. It is generally put forth by sacerdotal and other exploiting groups, and when extensively followed always leads to narrowness and sometimes to degeneracy. No great civilization was ever achieved except by a mixed people freely borrowing from others in religion, language, laws and manners. The Jews were such a people when they produced the bulk of biblical literature, and they certainly increased their contribution to civilization when they left Palestine and mixed with other peoples, as the names of Philo, Spinoza, Heine, Karl Marx, Dr. Ehrlich, Antikolski, Bergson and Flexner will readily indicate. Have the French been hindered in their civilization because they gave up their native Gallic for the language of their Roman conquerors? Only a Germanic pedant like Gierke would advise a modern European people to give up being ruled by Roman law because it was imposed from without and did not grow out of the national spirit.

Though most of the leaders of Zionism in America are sincerely and profoundly convinced of the compatibility of Zionism and Americanism, they are none the less profoundly mistaken. Nationalistic Zionism demands not complete individual liberty for the Jew, but group autonomy. What this may mean in practice can be gathered from a recent editorial in our Jewish Chronicle, denying to Professor Adler or to any other person born a Jew, the right to follow his conscience and to abandon the Jewish religion. Indeed, how could a Jewish Palestine allow complete religious freedom, free-

dom of intermarriage and free non-Jewish immigration, without soon losing its very reason for existence ? A national Jewish Palestine must necessarily mean a state founded on a peculiar race, a tribal religion and a mystic belief in a peculiar soil, whereas liberal America stands for separation of church and state, the free mixing of races, and the fact that men can change their habitation and language and still advance the process of civilization. The supposition that the Jews in Palestine will be more fortunately situated to make contribution to civilization than the Jews of America is contrary to all human experience. There is not a single opportunity offered by Palestine that is not open, to a larger extent, here. Even the Jewish University of Jerusalem will not offer a single course that a student could not just as well, or better pursue in one of our American universities. The fact however, is that the American ideal of freedom is just what the Zionists most fear. At bottom they have no confidence that with complete toleration and full freedom Judaism can hold its own in the open field ; hence the plea among the more candid of the Zionists that « Americanism is our greatest danger. »

Zionism always speak of themselves as idealists and regard the great majority of Jews who refuse to be mobbed by their appeal as materialists. The word idealism covers a multitude of sins, and one of these is a disinclination to look actual difficult problems in the face and take refuge, instead, in arbitrary dreams. (Incidentally, the idealistic Zionists are quite willing to ignore the rights of the vast majority of the non-Jewish population of Palestine, quite like the Teutonic idealists with their superior kultur.) The actual Jewish problem in all countries is a problem of adjustment, how the members of a certain historic group may learn to live in peace and mutually profitable intercourse with the other inhabitants. As the number of Jews that can in

any year be settled in Palestine is much less than the annual natural increase of the Jewish population in such countries as the United States, Russia, Poland or Austria, it follows that the Jewish problem is one that must be settled in each country separately. How will the establishment of a small politically autonomous Jewish community in Palestine help the much greater body of American Jews to play their part worthily in the great republic? The supposition that the Jews of Palestine will necessarily be on a higher spiritual plane and serve as an inspiration to American Jews is as absurd as the argument that an independent Liberia will elevate the position of the American Negro. Indeed, there are few arguments for Palestine that do not find their parallel on behalf of Liberia.

One of the great leaders of American Zionism, a man whom I highly revere, said « the policy of enlightenment has failed. Enlightened countries like France, Germany and England have not solved the Jewish problem. We must try to solve it ourselves in Palestine. » This seems to me an easy but profound error. Enlightenment is not something which any country has as yet perfectly achieved, but it is true that to the extent that the nations have become enlightened the condition of the Jews has become ameliorated. Enlightenment is a painfully slow process, as painful as the winning of our daily bread from the soil; hence our frail humanity is always ready to listen to some romantic get-rich-quick scheme to attain a heaven-on-earth where all of us can live happy forever afterwards. A favorite device of this kind is the attempt to revive a supposed glorious past. But, even if the history of Palestine were glorious—which the reader of the Book of Kings or Josephus can see was hardly the case—the glory of Palestine is as nothing to the possible glory of America. If history has any lesson at all it is that never men accomplished anything great by trying to revive a dead past. Great

things are accomplished not by imitation of the past, but by resolutely facing the actual definite problems before us; and to those who face the problems of the harmonious adjustment of the Jew to American life Zionism is a distraction, not an answer.

Yet, life has its Peculiar ironies, and it would be an unusually ill wind that blew no good. Despite its emphasis on tribal loyalty Zionism has clarified the problem of the Jew by giving it a more just setting. The older ideal of assimilation had degenerated into an ideal of blind aping of Gentile ways. Yet, obviously, Jews could not make any contribution to American civilization by mere imitation or acceptance. Zionism has rendered the supreme service of increasing men's self-respect, and has helped men to realize that they must be ready to give of their own past experience as well as to accept. For this the American ideal of civil and political liberty still provides a fair field.

Liberalism is the traditional American policy, our heritage from the eighteenth century philosophy, which expressed itself in two revolutions. But precisely because it is a tradition it is apt to fall into desuetude and to receive an empty lip-worship. The stress of recent events calls out loudly the need for a refreshing faith in individual freedom and enlightenment. The ideal of liberal enlightenment is a difficult one. Progress toward it is painful and by no means certain. With the fall of the Roman Empire civilization received a terrible setback, and it is by no means impossible that as a result of this war and the intensification of the small nationality idea Europe and a great deal of the rest of the world will be Balkanized; that is, organized on a tribal basis, as it was in the Dark Ages. But, whether tribalism triumphs or not, it is none the less evil, and thinking men should reject it as such.

MORRIS R. COHEN.

*The New Republic*, New-York, March 8, 1919.



PARIS

IMPRIMERIE DU PALAIS

20, RUE GEOFFROY-L'ASNIER.

